

Marie José Thériault, Gilles Archambault, Louis Hamelin

Michel Lord

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2006). Review of [Marie José Thériault, Gilles Archambault, Louis Hamelin]. *Lettres québécoises*, (123), 35–36.



Louis Hamelin, *Sauvages*, Montréal, Boréal, 2006, 292 p., 22,95 \$.

Haute altitude

Depuis *La rage* en 1989, Louis Hamelin a publié beaucoup de romans, de chroniques, mais jamais de nouvelles. *Sauvages* constitue donc une première, d'ailleurs fort bienvenue.

La dizaine de nouvelles que contient le recueil se termine par un récit d'allure autofictive: le narrateur Sam Nihilo, qui revient d'un récit à l'autre, retourne sur les lieux de son enfance, en Mauricie, à Grand-Mère plus précisément, ce qui lui permet de lancer des flèches à « Saint-Ti-Jean-Chrétien, le patron du père Noël » (p. 266) et de se rendre à Trois-Rivières pour rendre « hommage » à cet autre grand Mauricois, Maurice Duplessis, « émérite pourfendeur de joueurs de piano » (p. 268). Il arrose copieusement sa statue de sa meilleure substance corporelle.

Si j'insiste sur cela, c'est que le recueil entremêle à sa trame des détails de tous ordres, mais où l'Histoire et la politique font des percées importantes. « Wabush », par exemple, est un double portrait où s'entrelacent les figures du narrateur et de Jackson Crier, un Indien cri venu du nord de l'Ontario, et comme échoué dans ce qui s'appelait alors, au début des années cinquante, Ville Jacques-Cartier, sur la Rive-Sud. Unilingue anglophone, il se trouve malgré lui mêlé aux événements d'Octobre 1970, fête l'élection du Parti québécois avec le narrateur en 1976, et finit par s'intégrer au Québec français, malgré une série de déboires.

Dans ce cas-ci, la dérive mène quelque part, ce qui n'est pas toujours le cas de tous les personnages. Ainsi, dans « Comment donner des coups de poings en reculant » — titre qui renvoie à la technique de boxe de Mohamed Ali (Cassius Clay) qu'un personnage voit comme « une sorte d'allégorie nationale » (p. 118-119) —, le discours rend compte d'une soirée du 31 décembre 1999 au cours de laquelle les personnages en fête discutent de voyage, de politique, de l'ailleurs et de l'ici — l'indépendance du Québec est encore au cœur des préoccupations, décrite comme « Le Grand Soir » (p. 119) à venir. Dans la finale, survient un événement tragique qui n'a rien de politique, mais demeure spectaculaire et étonnant. Hamelin possède l'art de créer des chutes inattendues.

C'est aussi le cas dans une des nouvelles les plus étonnantes du recueil: « Fragile ». Le récit entremêle encore des fragments de vie de personnages fort dissemblables, et cela à différents niveaux narratifs. En clair, Hamelin fond dans le même creuset des aventures qui arrivent séparément à l'un des personnages épisodiques du recueil, Sam Nihilo, et à une policière de la Sûreté du Québec, dont l'histoire est racontée par un autre personnage. Mais dans une finale à la Cortazar, le récit glisse subrepticement du « il » au « elle » au milieu de la même phrase, et montre comment l'officier féminin violenté est sur le point de se venger. Forme et fond s'arc-boutent ici pour démultiplier l'effet de dérive existentielle.

Parfois, la nouvelle se termine au bord du vide, comme si la dérive ne devait pas avoir de fin. Le plus bel exemple de cette pratique se trouve dans « Mattawa ou l'homme qui était mort », sorte de discours en mille morceaux sur tous les sujets proches du quotidien d'un homme (qui n'est pas l'homme « mort ») mis à la porte par une femme et qui échoue dans le Nord, où il a des ennuis de toutes sortes (accident, arrestation, procès...). Le récit avait commencé *in media res*, était allé dans toutes les directions, et il finit la patte en l'air: « Il se réveille plus tard, demain, peut-être jamais. [...] Mattawa, Mattawa, comme si la terre chantait sous ses pas. » (p. 200, 202)



Dans la nouvelle autofictive qui clôt le recueil, « Regarde comme il faut », le narrateur Sam Nihilo synchronise son art de la dérive discursive (il parle alors avec son père): « La conversation ne va nulle part et coule de source. » (p. 284)

Ce qui fascine le plus dans les nouvelles de Louis Hamelin, c'est le rapport fortement contrasté entre le style et ce qui est raconté: les narrateurs et les personnages font souvent du rase-mottes, mais l'écriture transmue ces misères que sont l'existence et la conscience des personnages en transit ou en perte en une sorte de chant de la Terre, où l'esprit fuse au milieu d'un vaste désert nordique, sauvage.



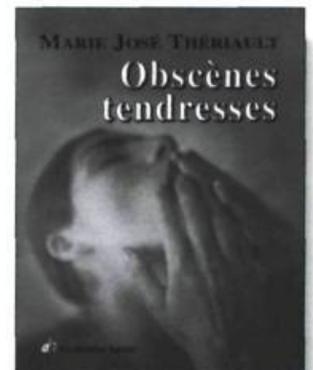
Marie José Thériault, *Obscènes tendresses*, Montréal, Le dernier havre, 2006, 187 p., 24,95 \$.

Novella épistolaire

Ce double portrait épistolaire d'une amante rejetée et de son distant adoré est à lire pour la beauté d'une écriture ouvragée dont Marie José Thériault a toujours détenu le secret.

À première vue, ce livre n'est pas à sa place dans une chronique sur la nouvelle, car il s'agit d'une série de lettres d'une amante explorée à un homme qui l'a abandonnée. Mais génériquement, l'ouvrage peut être lu comme une *novella* épistolaire car, par son contenu du moins, il répond aux principaux critères de la nouvelle: une économie d'acteurs et d'actions, un discours obsessionnel axé autour d'une idée fixe que ne cesse de ressasser la narratrice. Le ressassement n'a rien ici de péjoratif, étant la contre-partie formelle d'un contenu presque unique (ou *double*, j'y reviendrai). Question de longueur, le nombre de pages est trompeur, car le livre est d'un très petit format et les polices de caractère sont énormes.

Il n'y a pas d'histoire en tant que telle, sinon pour évoquer, de manière parfois vague, parfois précise, des moments d'existence de la narratrice à Montréal et en Toscane, et d'autres de l'être aimé dans cette Toscane adorée. Il y a d'ailleurs comme une osmose entre cette Italie ensoleillée où la narratrice a passé une partie de son enfance, et cet homme qui vit là comme dans un paradis terrestre d'où l'amante a été chassée. Le début du monde aura été également sa fin, mais il est évoqué inlassablement dans les lettres qui sont réparties sur les quatre saisons et qui se terminent sur une courte page intitulée « Morte-saison ». L'amour est mort, bien qu'il ne veuille pas mourir.



Ce n'est pas parce que la narratrice n'y a pas mis du sien. Je lis un peu troublé dans les premières pages des passages comme celui-ci :

[...] *me voici chienne à tes pieds tu peux me vendre ou me prêter, graver tes initiales à l'intérieur de ma cuisse, commande, je suis sans volonté, il n'est question ici que de t'obéir [...] violente-moi, viole-moi [...] salaud tu fais de moi ta chose ta chienne, ambiguïté du désir-résistance* (p. 15-17).

Vers la fin, la narratrice, faisant le bilan de leurs amours dorénavant à sens unique, passe à un aveu ou à une révélation possible : « En pensée, j'ai fait le tour de toi comme d'une statue sur son socle (et il me vient que ce portrait peut aussi bien être le mien, puisqu'on ne voit jamais l'autre qu'à travers soi). » (p. 176-177)

Double portrait donc, j'y suis, mais unique obsession, étalée dans quelques dizaines de brèves missives au ton aussi poétique que discursif, et qui au bout du compte dessinent les contours d'une passion incandescente et douloureuse qui rappelle un peu *Les demoiselles de Numidie* :

Par toi, je me suis condamnée à vivre éternellement [...] entre deux eaux [...] Toute rédemption m'est interdite, et [...] je jette à la vague des lettres sans destinataire. Pour rien. Avec acharnement. Sans plus d'espoir [que] de voir sortir de l'eau quelque chose d'humain (p. 173).

Ce double portrait épistolaire d'une amante rejetée et de son distant adoré est à lire pour la beauté d'une écriture ouvragée dont Marie José Thériault a toujours détenu le secret.



Gilles Archambault, *L'ombre légère*, Montréal, Boréal, 2006, 178 p., 19,95 \$.

L'enlissement en toute simplicité

Dans sa cinquième décennie de production littéraire, Gilles Archambault ne cesse de publier en alternance romans, recueils de nouvelles et de chroniques.

Pour paraphraser le titre de son dernier recueil, je dirais qu'il projette une *ombre légère* sur divers personnages pris dans des situations similaires : ils sont à l'ombre de la mort, familière et étrange tout à la fois, entre le bonheur le plus exquis et la misère la plus totale.

« Le bonheur », qui ouvre le recueil, jette un regard sans pitié sur un jeune sportif ne vivant que pour son beau corps et qui vient d'être choisi pour une compétition olympique, mais qui, au milieu de son transport de joie, est fauché par une voiture. Il allait annoncer la bonne nouvelle à sa petite amie, sans savoir qu'elle avait décidé de le quitter la veille. Cette double thématique de l'amour et de la mort est emblématique de l'imaginaire d'Archambault : la mort rôde autour de personnages en ascension ou en perdition, cherchant quand ils le peuvent à recoller les morceaux d'une vie après des amours mortes, si amour il y eut.

Près de la moitié des vingt-deux nouvelles abordent d'une façon ou d'une autre les relations amoureuses difficiles ou impossibles. Dans « Projets », un couple se querelle au sujet de l'achat d'un appartement, puis une fois le projet réalisé, ils se séparent. Le frère de l'homme abandonné prend la relève et s'attend à ce que le scénario se répète.

Les personnages d'Archambault vivent très peu longtemps ou mal avec les gens qu'ils aiment. Il y a, dans « Le vélo », ce professeur d'université à la retraite à cinquante-trois ans, qui songe aux quelques mois où il a vécu avec une femme.

Dans « Une noce », le mariage est pour d'autres que le jeune homme de trente ans « que sa fiancée venait de quitter » (p. 159).

Dans ce monde aux teintes de gris sombre, l'humour noir fuse au passage. Ainsi, dans « Mon frère », une femme déprime depuis que son homme l'a quittée. Son frère vient la sermonner et la remonter, mais il lui avoue que chez lui non plus, ça ne va pas, qu'il n'aime plus sa femme. Ce malheur du frerot met la sœur en joie.

Cruel, Archambault ? Sans doute, comme tout écrivain réaliste qui observe le monde et ses misères. Ceux qui sont familiers avec l'émission du dimanche matin à Radio-Canada savent de quoi je parle : cette ironie mordante qui ne craint pas d'étaler les petites et les horreurs quotidiennes qui font de la vie ce qu'elle est : un espace où la bêtise est constante, où le bonheur n'est que passager, où l'espérance est de courte durée, quand elle existe. C'est le sujet justement de la nouvelle intitulée « Les espérances ». Revoyant une femme qu'il a aimée trente ans plus tôt, le narrateur de cette nouvelle ne se fait plus d'illusions : « Impossible d'en douter, je ne la reverrai plus. Il ne faut pas compter sur les répétitions du hasard. Et puis, elle a raison, nous ne sommes plus à l'époque des espérances. » (p. 47)

Même ceux qui font un effort pour réveiller la passion de vivre échouent. Dans « Chaque matin, je recommence », le narrateur à la retraite forcée à cinquante-sept ans vit seul, écrit des poèmes et aime secrètement une femme depuis trente ans. Ils se revoient, échangent des banalités. Triste vie d'un homme qui « chaque matin, pourtant, [s']éveille plein d'enthousiasme » (p. 57).

La possibilité du bonheur semble perdue à jamais dans ce dernier recueil d'Archambault. « Le bonheur perdu » est même le titre d'une nouvelle, chapeauté par une épigraphe de Yves Bonnefoy qui en dit long sur l'orientation imaginaire d'Archambault : « Tout se défait, pensais-je, tout s'éloigne... » (p. 105). Le narrateur, vaguement agacé, « n'arrive pas à trouver les mots qui consoleraient le vieil ami » (p. 110) qu'il revoit après des décennies et qui lui annonce qu'il se meurt du cancer.

Que retenir de ce sixième recueil de nouvelles de Gilles Archambault ? Que fidèle à lui-même, il poursuit son œuvre décapante qui charrie dans son cours les petites et les grandes misères du monde (surtout l'absence d'amour, de bonheur ou d'espérance), mais sur un ton presque détaché, son écriture blanche, belle et limpide prenant ses distances par rapport à tout ce magma où grouille une humanité qui s'enlisse dans sa propre insignifiance.

